

Fête



Jusqu'au 25/3, un peu partout à Bruxelles et en Wallonie
Vive le français!

Le 20 mars, date de la Journée Internationale de la Francophonie, on fête la langue française, une langue multiple et vivante. Sur le web notamment, où vous trouverez 1.001 idées pour y prendre part (www.languefrancaiseinfete.be). Cette année, c'est Watermael-Boitsfort qui a été déclarée «ville des mots»: elle sera donc le cadre de manifestations, spectacles, animations et d'ateliers qui «feront vivre la langue française au rythme de la fête». Même les parterres ont été mis à contribution. Ben oui, le langage fleuri, vous connaissez?

Concert



Le 28/3 à Bozar (Bruxelles)
Musique sacrée

Les salles de concerts se mettent au diapason de Pâques. Au programme de Bozar: des versions musicales de la Passion, composées par Gaetano Veneziano au 17^e siècle. Sa «Passion pour le Vendredi Saint» baigne dans la tradition «théâtrale» des opéras napolitains. Napolitain lui aussi, et contemporain de Veneziano, Antonio Nola a peut-être eu moins d'aura, mais on lui doit notamment un «Stabat Mater», référence à la douleur de la Vierge au pied de la croix. Les deux œuvres seront interprétées par le Millennium Orchestra et le Chœur de chambre de Namur, sous la direction de Leonardo García Alarcon.

Expo



Jusqu'au 19/5, Galerie Roberto Polo (Bruxelles)
DPR Korea Grand Tour

Né en 1958, débutant sa carrière en freelance en 1982 et membre de Magnum depuis 1994, le photographe belge Carl De Keyzer a eu l'opportunité, assez inédite dans le genre, de voyager sept semaines durant en Corée du Nord et d'y faire des photos. C'était il y a trois ans, c'était accompagné de guides. Mais n'empêche, son travail témoigne (ainsi que cela avait déjà été le cas pour Cuba il y a un moment) de la vie de tous les jours en province, dans ce pays toujours au cœur de l'actualité. En somme, un autre regard, d'autres images, en tout cas, que celles de parades militaires et de missiles décollant dans des gerbes de flammes et des nuages de fumée...

Expo

Everybody's surfin'

Jusqu'au 27 mai au Centre culturel Scharpoord de Knokke.
www.surftribe.be

Atravers une centaine de grands portraits noir et blanc, Stefan Vanfleteren tire celui de la communauté mondiale des surfeurs.

L'exposition se déroule à Knokke, seul spot de surfeurs sur le petit littoral belge. Mandaté par la cité balnéaire, Stefan Vanfleteren, qui n'est pas «pratiquant», a visité 70 lieux de surf sur les 340 répertoriés de par le monde.

Un univers que le maître flamand du noir et blanc a peu à peu appris, car le surfeur, comme le montre l'un d'eux, exhibant les mots tatoués sur chacun de ces poings, se veut «wild» et «free». Bien sûr, dans «Surf Tribe», l'artiste immortalise quelques stars comme Gerry Lopez ou Kelly Slater, mais s'intéresse surtout aux surfeurs anonymes: jeunes, vieux, hippies, Californiens blonds aux yeux clairs, éphèbes africains aux yeux noirs, vieux parcheminés par l'eau et l'âge, jeunes androgynes. Le grain de leur peau, magnifié par celui du papier photographique, ressemble à celui du sable que la vague vient recouvrir.

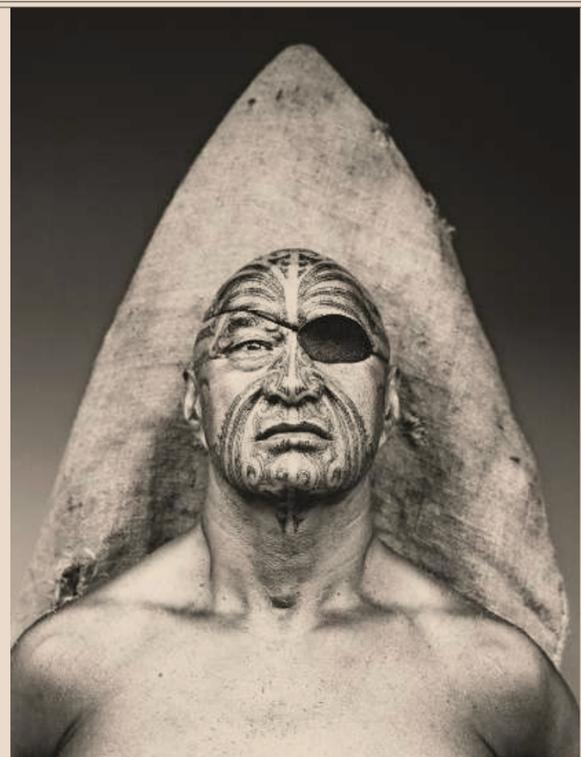
Les portraits de ces dieux nus ou presque, parfaitement mis en lumière dans leur diversité d'âge et de race, racontent aussi, selon le photographe et commissaire de l'expo, la vie elle-même: comme la vague, elle naît, croit, grandit, atteint son apogée

avant de décroître et de disparaître enfin. Certains ont d'ailleurs failli voir le rouleau défilant de leur existence s'abréger: l'un a perdu un œil, l'autre un bras que lui a ravi un squala à 13 ans.

Les photos ont été prises parfois chez les surfeurs, la plupart sur la plage, le photographe luttant pour que ses sujets renoncent, l'espace d'un instant, à l'appel des sirènes. Ils ont au fond des yeux le surfer eye, ce regard d'une limpidité aquatique braqué au-delà de l'objectif sur l'horizon, révélant à la fois leur force et leur vulnérabilité: leur humanité. Ce qui réunit surfer et artiste, c'est cette recherche du moment, de la vague parfaite... voir même de l'instant crucial dans l'existence.

Admiratif, le photographe sacralise leurs prouesses, leur talent, sanctifie leurs corps et leurs regards qui évoquent Van Eyck, Memling et d'autres Primitifs: l'un d'eux, barbu, a tout de la figure christique, un autre est couvert de tatouages qui évoquent les Stigmates.

Les portraits de ces dieux nus ou presque, parfaitement mis en lumière dans leur diversité d'âge et de race, racontent aussi la vie elle-même.



© STEPHAN VANFLETEREN

Auteur déjà d'une exposition et d'un livre sur les Diables Rouges, le disciple du noir et blanc photographie une fois encore une communauté: celle de l'eau, car comme lui confie l'un des surfers immortalisés, «earth divides, water unites».

Plus qu'un sport, l'artiste compare le surf au yoga, même si les attitudes paraissent parfois rock'n'roll. À l'inverse, le surf est un choix de vie, une manière de surfer en équilibre précaire sur l'existence.

BERNARD ROISIN

Concert

Elodie Vignon
charme Debussy



© CYPRES

En concert au Conservatoire de Bruxelles ce 24 mars et à la Fondation Bell'arte (Braine l'Alleud) le 25 mars. www.elodievignon.com

Dans le flot d'enregistrements convenus pour le centenaire de la mort de Claude Debussy (le 25 mars 1918), celui d'Elodie Vignon est un ovni. Poétique et lumineux.

Pour son premier CD, paru chez Cyprès, la jeune et talentueuse pianiste nous offre un Debussy aussi courageux que charmeur. Voici, en effet, les douze «Études», qu'elle complète par douze poèmes écrits à sa demande par Lucien Noullez et dits par Clara Inglese. Oser ces «Études», qui ne sont pas les pièces les plus jouées ni les plus populaires, tout en les complétant par de la poésie, art du passé dans un monde de brutes, voilà qui relève d'un salutaire désir de liberté créatrice face aux diktats commerciaux. Les «Études» de Debussy forment en ef-

Les poèmes de Lucien Noullez soulignent avec une saveur toute contemporaine les «Études» magnifiées par les doigts d'Elodie Vignon.

fet le dernier recueil pour piano composé en 1915 par le compositeur, atteint d'un cancer qui l'emportera.

«Elles sont réputées austères, et même parfois un peu scolaires», explique Elodie Vignon. *Mais je suis toujours surprise par la réaction du public qui les découvre lorsque je les joue en concert, et qui tombe immédiatement sous leur charme.* Lequel opère très vite sous les doigts de la pianiste. «Ce sont des pièces très courtes. Et pourtant, Debussy installe dans chacune d'elles une atmosphère unique, en éveillant tous nos sens avec très peu de musique. Même sans connaître le contexte dramatique de leur naissance, elles distillent une grande émotion. J'y sens des odeurs, j'entends le vent dans les feuilles, j'y vois autant de couleurs que dans une exposition de tableaux...»

Car si elles referment la boucle de sa vie, les «Études» posent également des jalons pour l'avenir, note Elodie. «On y croise le compositeur de la jeunesse, avec des lignes très pures, autant que celui qui voisine avec Bartók et se révèle visionnaire. Au fond, ce cycle, c'est la dernière note, celle qui termine la phrase musicale, mais qui est aussi la première de la phrase suivante.» Une modernité que les poèmes de Lucien Noullez, composés en écoutant les «Études» magnifiées par les doigts d'Elodie Vignon, soulignent avec une saveur toute contemporaine.

STÉPHANE RENARD

Expo

© MRABAB



Jusqu'au 15/7, Musées royaux des Beaux-Arts (Bruxelles)

L'art du portrait

Intitulée «Promesses d'un visage», cette nouvelle exposition propose un regard inédit sur l'art du portrait à travers les siècles. Clin d'œil évident à notre époque du selfie-roi.

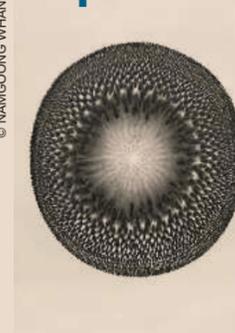
Comment en est-on arrivé là, pourrait-on

se demander. À quoi sert le portrait? Quel est son effet? Quel lien entretient-il avec l'individu, le pouvoir? Voici en tout cas quelques éléments de réponse, au travers de peintures et de dessins, mais aussi de sculptures et de photographies.

«Promesses d'un visage» est parallèlement un voyage dans le temps, puisqu'on y remonte jusqu'au XV^e siècle, quand la peinture flamande puis les artistes italiens commencent à découvrir «l'individu» et se piquent de réalisme.

Expo

© NAMGOONG WHAN



Jusqu'au 15/4, Artloft (Bruxelles)
Entoptima

«J'utilise le pinceau, l'encre, l'eau, le papier», explique Namgoong Whan. *Ce sont des matériaux organiques qui créent de l'énergie. Elle traverse mon corps. Je dépose de l'encre sur du papier mouillé. Cela suscite une réaction,*

quelque chose de vivant, l'encre se répand et je la contrôle. Mon travail se transforme en un petit rituel, parce que je peins une image ou deux au rythme de ma respiration quotidienne. Issu de l'école des Beaux-Arts de Séoul mais installé à Paris, Namgoong Whan n'œuvre que sur papier, son travail faisant également appel, vous l'aurez compris, à sa concentration et à sa patience. Le résultat est étonnant: même «figé» sur le support, l'encre vibre encore de cette énergie!